

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

L'ÉTUDIANT

AFFIRMONS NOUS!

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 21

MONTRÉAL : 18 AVRIL 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

AUX ÉTUDIANTS DE L'A. G. E. L.

Le bureau de direction de l'A. G. E. L., s'est réuni pour la première fois samedi après-midi au salon de l'Université. Les présidents, tour-à-tour et au nom de leurs facultés respectives, ratifièrent le choix qu'avaient fait les directeurs lors de leur assemblée du 31 mars, dirent en peu de mots tout ce qu'ils attendaient des nouveaux officiers supérieurs et déclarèrent que les délibérations du conseil général ne seraient que de celles marquées au coin de la saine courtoisie.

Nous avons ensuite passé à l'étude du programme qu'entend suivre notre nouvelle association. Ce programme, que nous avons discuté, article par article, j'ai cru qu'il était de mon devoir de le rendre public, afin de renseigner les étudiants, membres de l'A. G. E. L., sur ce que se propose d'accomplir le conseil général, et qu'ils sachent dans quel sens nous allons travailler cette année.

Les officiers de l'A. G. E. L., entendent respecter à la lettre l'article II de la constitution actuelle et font une nouvelle déclaration que l'autonomie des diverses facultés fédérées ne sera nullement affectée par les décisions ou par les entreprises du conseil général. Les comités de régie existants, qui veulent bien laisser à l'association générale le soin de diriger les organisations ayant un cachet universitaire, auront toute la liberté voulue pour mener à bonne fin tout ce qu'ils entreprendront.

Le conseil général, en attendant qu'il ait les moyens nécessaires pour entreprendre ce qu'une organisation comme la nôtre doit entreprendre, se propose de seconder de toutes ses forces toute initiative prise par chacune des facultés qui sont sous sa direction; il se propose d'aplanir, si possible, les difficultés que rencontreront leurs comités de régie afin que le succès qui couronnera leurs efforts contribue à donner plus de vogue et plus de renom aux organisations faites par les Étudiants de Laval.

La fédération étant enfin établie à Laval, ses chefs entendent en faire un succès et, pour ne pas compromettre son existence, ils se serviront d'un moyen, toujours efficace, en de telles circonstances, ils se serviront de la publicité. C'est là un des articles les plus importants de notre programme et nous allons travailler à son exécution coûte que coûte. Les idées, qui ont prévalu dernièrement chez nous et qui ont abouti à la formation d'une fédération universitaire, doivent encore prévaloir et, pour en arriver là, doivent encore et souvent être expliquées aux étudiants, et au public qui s'intéresse à notre mouvement. Sur ce point le conseil n'aura pas peur de s'affirmer, et il fera triompher les idées de concorde et d'union à Laval. Forçant ainsi les amis des étudiants à nous accorder de l'aide et de l'encouragement, il rendra un grand service à ceux qui nous remplaceront à l'université.

La constitution qui nous régit et qui a été acceptée par les facultés fédérées, est bonne mais elle n'est pas complète. Nous avons le droit, et j'ajoute, nous avons le devoir, de la compléter. Nous nous proposons, non pas de la mutiler, mais de la reviser, de l'amender, jusqu'à ce qu'elle donne satisfaction. Pour ce faire, nous irons lentement, mais sûrement. Nous étudierons soigneusement les constitutions déjà existantes soit à Laval, soit à McGill ou ailleurs; nous demanderons les conseils de ceux qui, par leur expérience peuvent nous être d'un grand secours, et nous discuterons sérieusement les changements que nous voudrions faire avant de les adopter définitivement.

Nous avons décidé, qu'avant que ces changements soient définitifs, les présidents consulteront leurs facultés respectives

afin de voir si celles-ci n'auraient pas quelques réclamations à faire. Comme au conseil général règnera une justice égale pour tous, nous croyons qu'en touchant à la constitution de cette manière, nous ne pourrions léser les droits d'aucune faculté.

Aidés des présidents des facultés, les officiers supérieurs feront de l'A. G. E. L., un corps bien constitué. Par l'activité qu'ils déploieront et par le dévouement à la cause universitaire dont ils feront preuve, ils espèrent sous peu mériter la confiance de la Maison des Étudiants.

Une organisation comme la nôtre, si elle est bien conduite et si elle le veut sincèrement le bien les étudiants en général, doit administrer les fonds prélevés parmi ces étudiants dans le but de leur fournir des amusements et un local où ils pourront se distraire de leurs études.

Le tort des étudiants de Laval est d'avoir attendu trop longtemps pour fonder cette fédération.

Quelques-uns en sont venus à la conclusion que les divers groupes de notre université étaient incapables de s'unir et de travailler dans leurs propres intérêts.

Nous allons être obligés de nous attaquer à ces préjugés et de faire comprendre à ceux qui nous dénigrent que ce qui se fait à McGill et aux autres grandes universités peut aussi et doit se faire à Laval. Nous croyons qu'aucun des directeurs de la Maison des Étudiants, qui veulent, nous n'en doutons pas, le bien et l'avancement des étudiants, ne refusera de nous donner la direction de cet argent quand nous en ferons la demande. Nous sommes convaincus qu'avec notre nouvelle organisation, nous sommes capables d'administrer sagement nos propres fonds et de faire honneur, en toute circonstance, aux aspirations de la jeunesse étudiante canadienne-française de Montréal.

L'A. G. E. L., croit que le moment est arrivé pour nous, étudiants, d'avoir un local convenable, où nous serons chez nous et où nous pourrions mieux nous connaître. Ce projet n'est pas un rêve; il peut être difficile à exécuter; il peut même se faire que nous mettions un peu de temps à l'exécuter, mais nous sommes d'opinion que l'étudiant de Laval a arpenté assez longtemps les rues avoisinant l'université, pour mériter qu'on le loge une bonne fois.

Si les membres de l'A. G. E. L., gardent un tant soit peu longtemps les idées d'union qu'ils partagent actuellement, ce projet sera avant longtemps réalisé et ce sera tout à l'honneur de notre association d'y avoir réussi.

D'ici à ce que nous ayons le contrôle de nos fonds, les officiers de l'A. G. E. L., se feront un devoir de seconder toute bonne initiative venant d'un groupe d'étudiants. Les étudiants, maintenant, pourront s'appuyer sur leurs représentants, dont les instances devront avoir plus de poids que celles de quelques-uns d'entre eux.

Le conseil général a décidé de ne prendre la direction du corps universitaire où la présence du corps universitaire aura sa raison d'être. Dans le passé, on s'est souvent servi des manifestations que faisaient les étudiants de Laval pour les critiquer, pour les discréditer auprès des autorités et pour les diminuer dans l'estime du public en général.

Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que pour prévenir certains abus, il faille cabaner les étudiants. Des manifestations publiques, un corps universitaire comme le nôtre doit en faire, et les officiers de l'A. G. E. L., verront à ce que tout se fasse dans l'ordre et agiront en sorte que les autorités comme le public soient satisfaits. Les étudiants feront ainsi certains critiques

grandiront dans l'opinion de ceux qui nous observent et occuperont avec dignité la position sociale qui leur revient de droit.

Nous avons pensé que l'idée d'un voyage universitaire serait bien accueillie des étudiants de Laval, et de suite, nous avons décidé d'en organiser un au début de l'an prochain. Un projet comme celui-ci représente beaucoup de travail, mais les officiers de l'A. G. E. L., ne reculent pas et se mettront à l'oeuvre sous peu.

Il est inutile de dire que lors de ce voyage notre association aura adopté ses couleurs.

Un autre projet, auquel nous tenons beaucoup, est celui d'un banquet universitaire organisé par l'A. G. E. L. Nous sommes capables, avec la bonne volonté de tous, de réussir dans l'organisation de ce banquet. Nous comptons sur une réunion comme celle-là pour montrer l'activité qui règnera chez nous et pour intéresser les anciens de Laval à notre cause, à la cause de tous les étudiants.

La fédération universitaire se compose actuellement de cinq facultés. C'est un groupement très important; il est assez important pour rendre dès maintenant des services appréciables à ceux qui en font partie. Si dans le cours de l'année nous avons l'occasion de compléter notre association, nous le ferons avec plaisir, étant convaincus que plus les étudiants fédérés seront nombreux, plus le travail que fera l'A. G. E. L., sera efficace et plus vite le succès couronnera nos efforts. Dans quelque temps, le différend qui s'est élevé entre les facultés se réduira à sa juste proportion; nous l'abordeons d'ors de front et nous le trancherons, si possible.

Maintenant, Messieurs les étudiants, membres de l'A. G. E. L., vous connaissez le programme que nous nous sommes tracé lors de notre première réunion.

S'il ne répond pas à vos attentes, soyez assurés que nous le compléterons à mesure que les circonstances nous le permettront. Si vous le croyez exagéré, pensez à ce que se doivent à eux-mêmes les étudiants de Laval et dites-nous si l'exécution de ce programme ne mérite pas d'être essayée.

Si nous causons quelque peu de l'étudiant de Laval à quelqu'un qui nous connaît, il s'empresse de rendre justice au talent et à l'intelligence vive du jeune Canadien-français; mais là s'arrête son éloge et il ne veut pas dire, par courtoisie, ce qu'il pense du corps universitaire.

Qu'est-ce qui nous empêche, à nous que le manque d'organisation et le peu d'esprit d'initiative que nous avons montrés jusqu'à maintenant, nous ont assez nui dans l'estime des gens?

Quand nos amis de l'université voisine défilent de par les rues de notre ville, on peut facilement distinguer les mots "The Old McGill", répétés avec orgueil par la population anglaise. Qu'est-ce qui nous empêche, à nous de mériter l'estime et l'admiration de notre public qui ne demande pas mieux que de nous aimer et de nous prodiguer ses faveurs.

Voilà ce que nous allons essayer de faire, dès cette année, et nous vous demandons vos conseils et votre appui.

Irinée VAUTRIN.

Président de l'A. G. E. L.

Nationoscope

L'ARLESIENNE PAR A. DAUDET

Et alors la petite chèvre entendit un bruit de feuilles derrière elle, et dans le noir, en se retournant, elle vit deux oreilles toutes droites, avec des yeux qui reluisaient. C'était le loup... Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas... La chèvre aussi savait que le loup la mangerait; mais ça ne l'empêcha pas de se défendre comme une brave chèvre de M. Séguin qu'elle était... Elle se battit toute la nuit, mon enfant, toute la nuit... Puis le petit jour blanc arriva. Un coq chanta en bas dans la paille. "Enfin!" dit la petite

EN AVANT

Osons, si la route est mauvaise, Osons suivre un autre chemin! Ce qui fut hier hypothèse Sera certitude demain.

Le contraire d'une habitude Peut nous guérir d'un préjugé. Vivre, c'est changer d'attitude: Les morts seuls n'ont jamais bougé.

Qui songe à s'arrêter recule Allons, allons où le jour luit! Si l'on s'endort au crépuscule, On se réveille dans la nuit.

Toute réforme est importune; Mais, en dépit de nos regrets, Elle a mille chances contre une De réaliser un progrès.

Que nul donc ne reste en arrière; Aux attardés tendons la main Et vers l'éternelle lumière Hâtons les pas du genre humain!

Achille PAYSANT.

chèvre qui n'attendait que le jour pour mourir, et elle s'allongea par terre dans sa belle pelure blanche toute tachée de sang. Alors le loup se jeta sur elle et il la mangea...

Cette légende symbolique que raconte Ba'thazar à l'Innocent résume l'action de ce poème dramatique.

On célèbre à la ferme du Castelet, les fiançailles de Frédéric, le fils de Rose Mamaï, et d'une fille d'Arles dont il s'était follement épris. Au milieu de la fête survient un certain Mitifio qui révèle à Francet Mamaï que son petit-fils va épouser une coquine qui fut sa maîtresse durant deux ans. Pour le prouver, il lui remet deux lettres d'elle. Il vient à peine de s'enfuir que Frédéric s'avance vers son grand-père, le verre haut:

—Allons!... Buvois à l'Arlésienne!

—Non... non... mon enfant... Jette ton verre; ce vin t'empoisonnerait.

—Qu'est-ce que vous dites?

—Je dis que cette femme est la dernière de toutes, et que, par respect pour ta mère, son nom ne doit plus être prononcé ici... Tiens! lis...

Frédéric n'épousera pas cette fille, mais il continuera de l'aimer. Cet amour le rend bien malheureux. Il se dérobe aux tendres consolations que lui apportent Vivette, sa petite amie, et sa maman désolée.

Le voyant dépérir, Rose Mamaï et Francet finissent par consentir à son mariage avec cette mauvaise femme. C'est le seul moyen de le sauver.

—Mais j'en mourrai, moi, de ce mariage, sanglote Francet. Je ne suis qu'un paysan, mais je tiens à l'honneur de mon nom et de ma maison.

—Eh! nous en mourrons tous, réplique Rose. Qu'est-ce que ça fait? pourvu que l'enfant vive.

Frédéric ne veut pas accepter le sacrifice de ses parents. Il désire que la femme à qui il donnera son nom en soit digne. Il épousera Vivette. Car le mal qu'une femme lui a fait, il n'y a qu'une femme qui puisse le guérir et Vivette sera celle-là.

C'est le soir des fiançailles. Dans la cour du Castelet, propre, luisante, endimanchée, la brise apporte par bouffées un son de fifre, un roulement de tambourins. Frédéric se croit guéri. Il n'a plus qu'un désir maintenant, mettre sa tête sur l'épaule de sa chère Vivette, et y rester toujours.

A ce moment, accourt le maquignon, Mitifio, réclamer les lettres de sa maîtresse, de cette Arlésienne de malheur, qu'il doit enlever cette nuit, en travers de sa selle, pour courir, avec elle, les grandes routes à l'aventure, rouler d'auberge en auberge.

Frédéric a entendu ces paroles, "furieux de jalousie, de regret et de désir", il empoi-

(Suite à la 2e page)

gne un lourd marteau et se jette sur son rival. Rose s'élançait au milieu d'eux. Frédéric s'arrête, chancelle et le marteau lui tombe des mains.

Le dernier tableau, tout plein d'une terreur tragique, nous montre d'abord la veillée de la mère épiant le désespoir de son fils. Elle n'est pas dupe des chants et des danses auxquelles son fils a pris part, ni des tendres paroles par lesquelles il a voulu endormir ses inquiétudes. Elle reste là, angoissée, guettant le crime qu'elle le soupçonne de méditer contre lui-même. Elle s'est à peine retirée dans son alcôve que Frédéric apparaît sur le seuil de sa chambre, à demi-vêtu, avec l'aspect d'un homme qui s'est battu toute la nuit contre un rêve dont il ne se réveillera que dans la mort.

Il traverse, pieds nus le large grenier et s'élançait sur l'escalier. Rose s'éveille à ce bruit, s'élançait de l'alcôve, et voit Frédéric gravissant les degrés qui conduisent au sommet de la tourelle.

—Où vas-tu?

—Mais tu ne les entends-ils donc pas là-bas, du côté des bergeries? Il l'emporte!... Attendez-moi!... Rose se jette à corps perdu à sa poursuite, mais quand elle arrive à la porte de la tourelle, Frédéric vient de la fermer. Elle redescend et se précipite vers la fenêtre, l'ouvre, regarde et tombe avec un cri terrible. Balthazar que le cri vient d'attirer, se penche à la croisée ouverte et se tournant vers le patron Marc qui vient d'entrer:

—Regarde à cette fenêtre, tu verras si on ne meurt pas d'amour.

Cette esquisse théâtrale est l'oeuvre d'un dramaturge habile et d'un poète sincère. Daudet a distillé, dans cette tragédie champêtre, tous les parfums de la terre de Mistral, de Roumanille et d'Aubanel. Il n'a pas jeté ça et là l'odeur locale facilement reconnaissable. Il a vaporisé partout une essence extraite de toutes les fleurs de son pays. Et ce n'est pas seulement parce qu'ils parlent de mûriers, d'olives et de bécassines que ses personnages rustiques sont rustiques. Ils le sont toujours et sans y penser. Sans broderies appliquées ni paillons, la trame d'un pareil style donne une sensation particulièrement douce et reposante. Ce "mélodrame" a une haute valeur dramatique et musicale. Je ne comprends pas pourquoi l'on ne se décide pas à nous le présenter, une bonne fois, avec un orchestre et des chœurs convenables.

A la salle des promotions

Les personnes qui ont répondu à l'invitation du Conseil de Régie des Etudiants en Droit et en Loi, ont dû être satisfaites de leur soirée de mardi dernier.

Le programme, un peu long peut-être, était attrayant, et chacun des numéros a été bien rendu.

Les voix de femmes succédèrent aux voix d'hommes; la voix des cordes, et des cuivres résonna à son tour; puis, la parole du conférencier, M. Montpetit vint charmer et instruire les spectateurs... L'impression a été excellente.

Après le concert-causerie, en sortant de l'Université, nous avons entendu deux demoiselles qui causaient:

—Ca été beau, hein, ma chère?

—Oui, as-tu remarqué: tous les artistes portaient des chaussures de Dussault, près Saint-Denis, rue Sainte-Catherine?

Déception

A Mademoiselle B...

Tu m'as regardé dans les yeux,
Ton regard était doux, heureux;
J'y découvris de la tendresse,
Mon coeur en fut rempli d'ivresse.

Je t'ai donné un fou baiser
Disant: "Ah qu'il fait bon d'aimer"...
En moi, je sentais une flamme;
Je croyais goûter de ton âme.

Déjà, tu n'avais plus d'ardeur...
Hélas! j'ai pleuré ma douleur.
Adieu! vain amour et tes charmes,
Toujours vous germez dans les larmes!

Rosaire BEAUDOIN, E.E.D.

Montréal, 9 avril 1913.

Nos petites enquêtes

LE FEMINISME A L'UNIVERSITE

Ce qu'en pense M. Houde, E. C. D.

Mardi dernier, M. le professeur Edouard Montpetit a traité devant les étudiants l'intéressante question du féminisme. Comme toujours, il fut un conférencier très écouté et il parla avec peut-être plus de liberté qu'il ne l'aurait fait en Angleterre. Il a traité le féminisme en général et il nous a surtout dit ce qu'en pensaient les femmes. La direction de l'"Etudiant", tandis que ses lecteurs ont encore dans la mémoire les paroles de M. Montpetit, a cru les intéresser en les entretenant des progrès du féminisme à Laval.

La tâche fut confiée à notre représentant. C'est un homme remarquable pour son tact et sa délicatesse. En effet, il aurait bien pu, à tout hasard, choisir dans les salles de cours, un de ces étudiants revêches et grincheux qui ne cessent de débâiller contre le sexe faible, qui ne trouvent chez la femme que difformités et défauts.

Mais la femme est un être faible et sans défense. Il n'était que juste d'interroger un homme sensible, capable de comprendre son âme complexe et d'en aspirer le parfum délicat. M. Houde fut choisi entre mille. La réputation de galanterie dont jouit M. Houde n'est plus à faire. Il est le type parfait du "ladies man". Tout dernièrement, Jacques Herminet ne l'a-t-il pas proclamé sans hésitation, l'homme le mieux ganté de l'Université? Mais il ne s'occupe pas exclusivement des femmes. Il est en outre un politicien influent—ce qui ajoute de l'intérêt à son opinion sur le féminisme.

Brummel dans la peau d'un Tupper, cest en sa double qualité de dandy et de Père de la Confédération universitaire qu'il fut interviewé. Il se prêta avec affabilité aux ennuis de l'interview. Tout d'abord, il parla de la Fédération, une de ses oeuvres capitales, avec ses "fronts" et ses "couronnes", de l'"alternative", des élections, etc. Sans aucun doute, ses paroles seront réfutées pendant les bourrasques électorales que l'automne prochain ne manquera pas d'amener. Il a longuement déploré l'abstention de la Faculté de Droit et il espère qu'elle se joindra bientôt à ses soeurs.

N'a-t-il pas été question de remplacer la faculté dissidente par la faculté des Arts? Ainsi les jeunes filles auraient fait partie de la Fédération. A voir les étudiantes prendre part aux délibérations, on se serait cru au coeur de Paris!

Je ne voudrais pas proposer ce changement, mais je ne ferais pas d'opposition si les jeunes filles nous offraient de se joindre à nous. Comme les fêtes et les sorties universitaires deviendraient alors populaires et remplies d'entrain! Un esprit universitaire vrai, sain, lierait les diverses facultés, car les jeunes filles sauraient mettre l'accord et l'harmonie entre les différents corps. Comment se disputer en leur présence? Les ennemis les plus acharnés désarmeraient et se jetteraient dans les bras, les uns des autres à condition d'embrasser l'ange pacificateur. Tous suivraient avec assiduité les assemblées et s'intéresseraient aux choses de Laval.

Mais que de cataclysmes lorsque deux étudiantes se disputeraient. On les laisserait s'arracher en paix tous les cheveux qu'elles voudraient—les cheveux se remplaceant si facilement de nos jours. Les parents n'aimeraient peut-être pas à voir leurs filles assister à une réunion du conseil de régie et avoir à tenir tête à une douzaine d'étudiants déterminés, quoique remplis de bonnes intentions. Mais ils n'auraient qu'à songer que cela offre une excellente préparation à la vie! Si elles savent résister, quelle sauvegarde pour l'avenir!

Les étudiants retireraient des avantages incalculables de cette union avec la Faculté des Arts. Les salons seraient ouverts aux carabins et les rustauds y acquerraient des bonnes manières. Les étudiants des différentes professions se rencontreraient et apprendraient à se connaître et à s'apprécier—ce qui engendrerait une vraie fédération et ferait naître un réel esprit universitaire.

Ensuite—et M. Houde souriait—infailliblement, il se nouerait des amourettes et des passades qui se changeraient en passions durables. Le bonheur règnerait par tout le quartier latin, car, d'après moi, un étudiant ne peut être heureux s'il n'a pas sa bonne petite amie. Au lieu de s'acheter et de se vendre, l'amour se donnerait et se pro-

A. E. Ste-Marie Ltée.

ANGLE SAINTE-CATHERINE ET AMHERST
Fourrures, Chapeaux, Cravates,
Cols, Gants, **BERETS**, Etc., Etc.

N. B. — 10 p.c. d'escompte aux ETUDIANTS sur présentation de leur carte d'indentité

diguerait. Comme les examens se prépareraient bien à deux! Les têtes penchées sous la même lampe, on repasserait ensemble le code ou l'anatomie. On feuilletterait bien vite les traités sur les propriétés des corps et la sensibilité du grand sympathique, mais on s'arrêterait indéfiniment "au passage où l'on aime", comme des musiciens devant un point d'orgue.

Les chroniqueurs ne chanteraient plus la pauvre chambrette de l'étudiant, cachée sous les toits. Ils parleraient "des nids sous les combles où les oiseaux ne cessent de se bécoter".

Au sortir de cet entretien, notre représentant a conclu que M. Houde était en faveur du féminisme à l'Université. Il n'est pas le seul à y trouver les nombreux avantages qu'il nous a si éloquemment énumérés. La popularité de cette opinion comporte un danger sérieux pour nous. La jeune fille, après avoir été élue présidente de l'A. G. E. L.—et elle le sera avant longtemps—ambitionnera ensuite de devenir maire de Montréal, et plus tard premier ministre de la Province.

Attention! Ne nous laissons pas supplanter! Nous voulons bien qu'elles deviennent mairies, mais pas premiers ministres. Que deviendrions-nous?

L. V.

Les quatre âges du coeur

A DIX ANS l'on voit tout en rose,
On ne s'arrête qu'au présent;
La vie est un songe amusant
Et le coeur repose.

A VINGT ANS, l'âme est une lyre
Que fait vibrer le moindre vent;
Dans le rêve on se perd souvent,
Et le coeur soupire.

A TRENTE ANS, les beaux jours de fête
Perdent beaucoup de leur gaité;
Au printemps succède l'été,
Et le coeur regrette.

A QUARANTE ANS la moindre brise
Apporte les parfums d'antan;
On pense au bonheur inconstant,
Et le coeur se brise.

Germaine BEAULIEU.

("Journal des Etudiants", 1895).

Les convenances...

Les convenances, les moeurs, est-ce assez bête? De longtemps j'ai commencé à le dire, et jamais je ne manquerai l'occasion de le faire ressortir.

Un étudiant qui causait en dansant, échappa cette réflexion dont on peut tirer tout un monde de vérités.

"Que dirait votre mère, Mademoiselle, de vous voir ainsi dans mes bras, sans la musique?"

Et cependant la musique peut-elle changer quelque chose à la réalité d'une situation, je veux dire d'une position?

—L'esprit ne donne jamais de coeur, tandis que le coeur donne souvent de l'esprit.—
GUY CHANTEPLEURE.

x x x

—Il n'est pas bon qu'un jeune homme laisse jouer son coeur; faute d'amitiés, il va aux amours coupables.

ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

La Banque d'Epargne

De la

CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL
Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$33,000,000
Nombre de déposants plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 succursales à
Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne

Tél. Est 6431.

La chaussure SLATER
est toujours la même

"SLATER BOOT SHOP"

413 Ste-Catherine Est

Spécialité: pointure étroite.

A. E. BROSSEAU.

"LE PHOTOGRAPHE CONNU"

Albert Dussault

249 RUE SAINTE-CATHERINE EST
Près Sanguinet, MONTREAL.
TELEPHONE: Bureau Est 5556
Rés. Est 229

MAISON BOLTE

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.

MM. les Etudiants y trouveront de la crème à la glace pour eux et d'excellents chocolats pour "elles"

JOHN GERACIMO

320 RUE SAINTE-CATHERINE
près de la rue Saint-Denis.

Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST 4683.

Tél. Est 798.

Ouvert le soir.

F. M. CURRAN

CHAPEAUX ET CASQUES

352 Sainte-Catherine Est, coin Berri.
Spécialité: Marque Mansfield.

Avis important

Nous prions vivement nos abonnés qui ont reçu ou recevront ces jours-ci leur compte, pour abonnement à l'"Etudiant", de s'acquitter le plus tôt possible envers notre administration.

Chronique Universitaire

PROPOS FANTASTIQUES

Il est assez difficile de parler du printemps sans tomber dans une désespérante banalité: chacun en cause à sa façon, comme s'il y avait danger que quelqu'un ne s'aperçût pas de son arrivée.

Je ferai donc mine de ne pas me rendre compte que la température est devenue élémentaire et que la nature nous sourit délicieusement bien que sa parure soit encore toute froissée pour avoir souffert de la glaciale étreinte du bonhomme Hiver; il n'est tout de même pas délicat le vieux...

Chez les humains, les choses se passent un peu comme dans la nature: on n'a pas trop le plaisir de se plaindre, il est vrai, du règne passé, des grands froids, mais on se plaît à célébrer sa disparition en faisant aussi, parure neuve.

On ne manque donc pas de renouveler le contenu de sa garde-robe, pour qu'il soit plus pimpant et plus frais, surtout dans la république des jeunes—république où les papas sont ministres des finances; où les mamans font la police; où la fantaisie, le caprice et le plaisir ont force de lois, et où le bon goût et l'élégance président conjointement...

Mais j'allais oublier l'amour; disons qu'il est le ministre de la milice: avec lui, il y a toujours urgence.

Les étudiants n'ont pas oublié et n'oublient pas, je vous l'assure, de se conformer à cette douce obligation—obligation imposée à leur jeune âge et à leur goût pour les choses de la "fashion"—de se rendre chez leur tailleurs pour y résoudre, avec le soucis de distinction que nous leur connaissons, le problème si subtil de leur prise d'habits...

Et les étudiantes donc?... Les petits chapeaux verts seront à la mode cette année!

Oh! je me défends bien de vouloir faire ici l'apologie des snobs et des gommeux à qui le choix d'une cravate cause une émotion intense ou met dans une angoisse indécible: ils portent ceux-là, par leur mise recherchée et en beaux habits, le deuil de l'esprit qu'ils n'ont pas.

Je suis en plus persuadé que "l'habit ne fait pas le moine" et qu'une redingote de belle tenue n'engendre pas nécessairement toutes les vertus. Mais d'autre part, n'est-il pas vrai qu'une jeune personne distinguée ne doit pas se laisser aller à négligence en ce qui regarde son moi extérieur, ni renier ce moi pour qu'il s'en aille à la débandade? Et je ne vois pas bien pourquoi un maintien négligé serait la condition sine qua non de l'intelligence, du mérite et du talent... et j'ajouterais même de la sainteté. Est-il plus difficile à une personne soignée et soignée dans son accoutrement de gagner le ciel autrement qu'à la manière de Benoît Labre?

Pour moi tout ceci n'est qu'une question de dignité, et elle a son importance: car si, comme le disait Buffon, "le type, c'est l'homme même", j'ose oser penser que l'habit, c'est un peu l'homme aussi.

Je ne vous oublie pas, chers lecteurs; je suis ici pour vous narrer les événements de la semaine à l'université et je ne faillirai pas à mon devoir, quoique je ne me prenne pas très au sérieux.

Permettez-moi, toutefois, de vous avouer qu'il y avait tout à l'heure un chroniqueur dans une fâcheuse position. Espèce de memorandum vivant de par ses fonctions, ce chroniqueur, ayant pour rôle de servir de table de matières au monde universitaire si capricieux et si désinvolte, avait à lui rendre compte de tout ce qui a été dit et fait d'intéressant durant le cours de la dernière semaine; or, imaginez qu'à l'exception d'une conférence, la semaine en question a été monotone, atone, ennuyante et ennuyeuse et que le chroniqueur c'était moi.

J'étais si découragé que, d'un ton et avec un geste que m'auraient peut-être enviés Dupont ou Migneau, je me suis écrié comme Titus: "Ma semaine est perdue!"

En effet, il fallait être bien oisif et bien futile pour trouver vivants et regrettables les sept jours qui viennent de s'enlir et que nous oublierons comme notre première paire de gants; même je crois que "Petit Jean" avec ses "quand je vois... quand je vois..." aurait tôt pris le parti de se taire, car il n'aurait rien vu.

Je n'ai pas vu grand'chose moi-même, c'est pourquoi je divague depuis le commencement de cette chronique en essayant de dire beaucoup de choses sur des riens...

Mon ami Laurendeau, avec le sérieux qu'on lui sait, me disait hier que les Romains marquaient d'une pierre noire les jours ré-

fastes et d'une pierre blanche les jours heureux; je marquerai, moi, cette semaine d'une boule de verre, parce qu'elle fut inodore, irrispide et incolore, si je puis ainsi m'exprimer.

La cause de ce triste état de choses chez nous, c'est que la "Maison des Étudiants", étant privée d'amusements, les étudiants font la rue et alors: adieu! la bonne vie de famille d'autrefois! x x x

Mettons un habit et des gants blancs, nous allons à un concert.

Je me félicite d'avoir attendu jusqu'à maintenant pour faire ma chronique, car en vérité, je viens d'assister au concert-cause-rie le plus habilement organisé de tous ceux qui ont eu lieu chez nous, de mémoire d'étudiant; je veux parler de cette charmante soirée qu'ont donnée ce soir, les E. E. D.

De la conférence je dirai peu de choses, elle m'a tellement captivé que j'ai oublié de prendre des notes, mais je suis en position de pouvoir affirmer qu'elle fût très goûtée par tous et par toutes.

Je me souviens cependant, qu'en remontant aux origines du féminisme, M. Montpetit—bien qu'ayant intuitivement sa conférence: "Idées de femmes sur le féminisme"—n'a pas pu s'empêcher de citer des idées "d'hommes" sur les femmes. Pythagore fut cruel envers elles, mais Platon fut féroce, et je ne croyais pas que lui qu'on a appelé le "divin Platon" fût capable d'une telle méchanceté; c'est pourquoi, je ne puis me retenir de vous dire qu'il a baissé dans l'estime que j'avais pour lui et que, suivant un adage célèbre—si "Platon" m'est cher, la vérité, me l'est davantage" (Amicus Plato, sed magis amica veritas).

Maintenant je suis quitte envers vous, mesdemoiselles: le Jacques Hermil de "Nos futures" s'est voilé la face et il vient de vous encenser pour la seconde fois.

Mais qu'avez-vous fait d'Aristophane, monsieur le conférencier? Aristophane qui fut peut-être, avec Euripide, le plus grand féministe, féminin ou féminieux des temps anciens? N'a-t-il pas dans les "Harangues" fait agir et parler les suffragettes de son temps; car il y avait des suffragettes en ce temps-là...

"Je vais vous faire voir—dit Traxagora, l'un des personnages de cette pièce—que les femmes sont plus sensées que vous (les hommes). Premièrement elles lavent toutes la laine dans l'eau chaude, à la manière antique, et l'on ne peut pas les traiter de têtes légères. Si l'Etat les imitait, et n'était pas si curieux de nouveautés, il serait en sûreté".

Voilà, un raisonnement sans réplique, mais hélas! de nos jours, non seulement les femmes ne lavent plus la laine dans l'eau chaude, mais elles n'en filent plus, elles auraient honte d'en filer: au lieu d'en gagner au cours des siècles, la femme en a donc perdu!

—Je m'aperçois que si je ne m'arrête, je suis en train de vous écrire un volume sur cette question...

Monsieur Montpetit, notre délicat conférencier a beaucoup plu à son auditoire et il a rendu très intéressant, un sujet qui, après tout, est assez aride.

Notre ami Tellier a conduit son orchestre avec une maîtrise et un art admirables.

On dit que le propriétaire du Ritz-Déry a conclu un arrangement avec lui: l'on mangera donc, à notre restaurant universitaire, des fèves au lard au son de la musique.

Théodore Botrel dans "Péri en Mer", nous parle d'un vieux pêcheur qui, voulant sauver son fils tombé à l'eau au cours d'une tempête, lui lance un cable; hélas! le cable est trop court et le fils se noie.

Ceci nous est venu à la mémoire en voyant Ladouceur qui tentait vainement de mettre une lampe électrique sur la table du conférencier l'autre soir. Malheureusement le fil était trop court et des rires fusèrent de partout dans la salle. Le conférencier lui-même sourit.

Assurément notre ami n'avait pas entre les mains, la lampe merveilleuse d'Aladin.

Pour une raison ou pour une autre, pour un motif ou pour un autre, pour une cause ou pour une autre je vais m'arrêter ici.

Je n'ai pas été long (!!!); la semaine a été si dépourvue d'événements.

Jacques HERMIL.

EUCHRE ET BAL

donné par les Etudiants en Médecine sous le patronage de leurs officiers honoraires, à la Salle Stanley, lundi, le 21 avril 1913. Prix du billet: 50 cents. Billets en vente chez M. Archambault, à la Librairie Saint-Louis et par les E. E. M.

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 21 AVRIL 1913.

"SERVICE SECRET"

THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 21 AVRIL 1913.

"VIEUX GARCONS"

L' "ETUDIANT" La Causerie-Concert des E. E. D.

EST EN VENTE AUX ENDROITS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL
LIBRAIRIE SAINT-LOUIS, 288, rue Sainte-Catherine-Est, 252, rue Saint-Denis
MAILLOUX & FRERES, 274, rue Sainte-Catherine-Est
J. PONY, 71, rue Sainte-Catherine-Est
DEOM & FRERE, 298, rue Sainte-Catherine-Est (coin Saint-Denis)
C. A. BOLTE, Coin Rachel et Coloniale
M. AIME LAVOIE, St-Denis
M. GUENETTE, SENEAL, St-Denis
M. DUMONT, St-Denis (Près Mont-Royal)
M. J. H. LANGEVIN, Coin Marie-Anne et Berri

Idées de femmes sur le féminisme

(Suite de la 4ème page)

brutale de ce dernier dans "La femme de Claude".

C'est ensuite la théorie du droit au bonheur. (P. B. Ghensi, chacun sa vie, Paul Adam. Les Mouettes, Marcel Prévost, les Vierges fortes).

Un révolutionnaire français a dit un jour qu'il n'y a de vrais féministes que chez les oiseaux. M. Edmond Rostand semble avoir compris cette vérité, et aussi dans "Chantecler" met-il ces paroles dans la bouche ou plutôt le bec de la faisane:

Révoltée, affranchie, oui... comme a dit ce chien! Mais de très grande rue et fière autant que franche et faisane des nois. (2)

Nous trouvons cette idée d'affranchissement chez toutes les féministes. Une "autoress" italienne a trouvé le féminisme trop masculin. Colette Yve, dans "Princesse de Science" et "Les Dame du Palais" poursuit la même thèse. Une autre femme dans un ouvrage intitulé "Pessimisme, Féminisme, Moralisme" trouve le féminisme contraire à la science et à la morale. Danielle Lesneur, l'auteur du "Tournant des Jours" et de "Meztchéenne" disait dans une conférence, que le bon féminisme est celui du foyer. Enfin pour finir, Mme Adolphe Brisson, racontant ses impressions au sortir d'une réunion de Madame Marguerite Durand, qui n'a rien de commun avec Madame Pankhurst et ses briseuses de vitrines, se déclarait qu'il n'y a rien de pis qu'une réunion tapageuse où une femme est prise pour cible.

Nous sommes un pays jeune, dit en terminant M. Montpetit. La femme a gardé chez nous le culte du souvenir. Nous ne lui rendons pas assez justice. "Les femmes", a dit M. Emile Bautreux, "ont formé la société française". Elles ont, dit en terminant le conférencier "à former chez nous la société".

A. S. L.

(1) Max Turmann, Initiatives Féminines, J. Cabalda & Cie., p. 38.

(2) Chantecler, Acte I, Scène VI.

Concert de gala

des Etudiants en Pharmacie, sous la présidence d'honneur de Sa Grandeur Mgr Bruchési, pour aider à la fondation d'un cercle d'études, jeudi le 24 avril à 8 heures 15, p.m. Concours de la Chorale Plamondon-Michot et de l'Orchestre Universitaire. Billets en vente chez Ed. Archambault. Pour les étudiants, prix spécial, 25c, en vente au Ritz Dery.

Un confrère résume ailleurs la magnifique conférence de M. Montpetit, mardi soir dernier.

Nous voulons dire un mot de l'interprétation des divers et nombreux morceaux de musique vocale et instrumentale, annoncés au programme.

Plusieurs dames et demoiselles n'avaient pas craint d'affronter un auditoire où entrait pour bonne part la gent universitaire.

Elles en furent récompensées par les applaudissements, les fleurs... et la bonne, l'excellente conduite de ces messieurs.

Par une heureuse disposition, la voix grave des hommes alternait avec celle plus douce des femmes.

M. A. Laurendeau a empoigné son auditoire principalement avec sa chanson de "La Glu". MM. Lapiere et Chartier ont une voix agréable, sûre et prenante.

Le Choeur des Etudiants a chanté avec entrain et ensemble l'extrait tout à fait original d'Ascaino, de St-Saëns.

Enfin, l'Orchestre Universitaire, à ses débuts, a surpris nombre de gens. M. R. Tellier mérite des félicitations pour avoir pu réunir sous sa baguette de si nombreux musiciens.

Ce fut, en résumé, une agréable et instructive soirée.

Mon Courrier

CRAPET.—Nous détachons de votre "Avis aux Demoiselles" ces quelques lignes qui nous semblent résumer assez bien votre "thèse":

"Aussi, Mesdemoiselles, après avoir goûté ensemble les plaisirs des brillantes soirées d'hiver, nous vous offrons aujourd'hui, de prendre une "petite croquette" du pain noir, que nous, étudiants, allons bientôt manger: nous vous demandons simplement de faire votre part dans nos études.

Votre part est simple, mais elle est presque essentielle à notre succès. Il s'agit, ni plus ni moins, pour vous, de ne pas nous offrir "trop souvent" la tentation d'une agréable soirée, ou d'une promenade dans l'ouest, ma...!

C'est peu, mais tout est là. Les examens se passeront mieux et vous aurez contribué au succès d'un grand nombre"...

Cher Crapet, permettez-nous de trouver votre pseudonyme aquatique... en "scie ronde".

MARICHETTE. — Votre lettre est longue et s'efforce d'être sévère. "La classe qui devrait se montrer intelligente et bien élevée vous admire et vous félicite". Merci.

Jean d'ISCRET.



EAU DE RIGA

Il y a quinze jours, je rencontre mon copain, J. B. M. Il était méconnaissable et tout à fait démoralisé. "Mes intestins! mes intestins!" criait-il. Le pauvre gars, il ne connaissait pas les propriétés purgatives de l'EAU DE RIGA! Il en prend depuis et il est devenu si rayonnant que toutes les jeunes filles le suivent à la file.

NATIONAL

UN DIVORCE, PIÈCE EN 3 ACTES
PAR P. BOURGET

C'est une pièce à idées et non pas une pièce à thèse. Le dramaturge prend soin de nous en avertir lui-même. Les pièces à thèse de Dumas, par exemple, tendent à prouver quelque chose et ne prouvent presque jamais rien. Cela se comprend facilement. "Un cas dont toutes les données ont été combinées à souhait ne peut avoir une valeur de signification générale. On met d'un côté tous les arguments solides et tous les braves gens, de l'autre côté tous les sophismes et tous les coquins. Au contraire, la pièce à idées ne sacrifie aucune des idées qu'elle doit mettre en relief. Elle présente chacune d'elles sous son meilleur jour. Certes l'auteur dramatique ne se pique pas de neutralité. Il n'affecte pas de rester impassible, ce qui ne pourrait provenir que d'indifférence et d'engendrer que froideur. Il n'a pas la faiblesse de croire que toutes les idées se valent. Mais il sait que même les plus fausses peuvent par quelque côté séduire une âme honnête. En la montrant, il fait effort de loyauté. Cette attitude loyale du moraliste vis-à-vis des idées entre lesquelles va s'établir le conflit", voilà ce qui frappe d'abord dans "Un Divorce".

Quand le moraliste transporte des idées au théâtre, il doit trouver un corps, un être concret où loger ces idées qui, autrement, nous apparaîtraient comme de vains fantômes.

Les personnages qui se meuvent dans cette pièce, tout en demeurant des types, nous apparaissent comme des individus. Ils sont proches de nous. Ce sont des êtres que nous coudoyons, chaque jour, dans la rue et dans les salons. C'est un peu pour cela que la crise qu'ils traversent nous intéresse grandement.

Le libre-penseur honnête homme, orné de toutes les vertus laïques est personnifié par Darras. Toutes ses vertus n'ont d'autre source que l'orgueil. Il a le pédantisme de ses convictions et fait volontiers étalage de sa raison et montre de sa supériorité d'esprit. C'est un ennemi des croyances religieuses qui, selon lui, ont opprimé l'humanité. Il haït l'Église et ses prêtres et voudrait anéantir le christianisme.

S'il méprise toutes les autres croyances, il a foi en la respectabilité. L'audace de sa pensée expire au seuil des convenances mondaines. Chez Darras, la sensibilité joue un rôle important et finit par l'embrouiller dans toutes sortes de contradictions. Il incarne la conception laïque du mariage: le mariage est un contrat délicat et grave, conforme au caractère de toutes les choses humaines, toujours révoquant, fragile et qui nous lie par nos propres engagements.

Sa femme, Mme Darras, est la chrétienne qui revient à ses croyances de jadis, après les avoir momentanément répudiées. Mariée à un brutal goujat, elle s'est révoltée contre la dureté des lois de la Providence et elle a voulu refaire avec un autre sa vie manquée. Mais la femme dont l'âme fut véritablement chrétienne devait s'éveiller, un jour. En reprenant, pour y accompagner sa fille, le chemin de l'église, la mère sent revivre en elle les souvenirs de sa jeunesse qui fut pieuse. Elle consulte le Père Euvrard qui représente la conception religieuse du mariage. Celui-ci lui apprend que l'Église ne connaît plus la divorcée remariée et qu'elle lui interdit l'approche des sacrements. En sorte qu'elle ne peut sortir de l'affreuse impasse morale où elle est emmurée.

Lucien, son fils, et Berthe Planat nous montrent la forme que certaines théories prennent dans les consciences dénuées du lest de l'expérience et féruës d'intransigence.

Lucien, c'est Darras, à 25 ans. "La passion—cette implacable logicienne—va tirer des principes de Darras des conclusions en rapport avec la situation de Lucien. C'est elle qui, par delà l'honorable façade des mots, ira tout de suite au sens vrai, et de la doctrine où se leurre un conservatisme naïf, dégagera soudain l'âme révolutionnaire".

La foi de Berthe Planat est sincère. Cette étudiante qui s'est librement donnée à un beau parleur dont elle a eu un gosse, croit à la médecine et au droit au bonheur individuel. Elle croit que la créature ne relève que de sa conscience. Elle croit que, lorsque deux êtres indépendants ont résolu de se donner l'un à l'autre, la société n'a rien à y voir. Tout engagement qui limite l'indépendance de l'un ou l'autre de ces êtres est contraire à la nature et porte atteinte aux droits de la personne. Elle est la martyre de l'union libre, celle qui "témoigne"

en s'immolant. Elle incarne la conception individualiste du mariage et ce faux mysticisme dont elle est dupe lui fait prendre pour une action héroïque une aventure assez banale.

Du conflit de ces idées irréductibles, de ces mentalités et de ces sentiments inconciliables va surgir le drame d'un art si sobre et d'une si hautaine sévérité, où pas une concession n'est faite au désir d'amuser.

L'étude de ces personnages est si poussée, a dit Dounic dont je n'ai fait jusqu'ici que rassembler les impressions, que chacun de leurs actes s'explique aussitôt grâce à ce que nous savons de leur formation intellectuelle ou sentimentale.

Mais l'on est porté à se demander qui est logique dans cette histoire, en dehors du P. Euvrard? Berthe et Lucien dont seuls les actes sont conformes à leur morale erronée.

Mme Darras souffre, pleure, subitement éveillée du songe de son bonheur reconquis par le divorce. Comment se fait-il que cette femme intelligente qui a voulu que sa fille fût élevée religieusement, se soit complètement désintéressée de l'âme de son fils, Lucien, qu'elle a livrée, dans toute sa naïve candeur, à l'influence, anti-cléricale de son mari? Dès son mariage civil, elle a eu assez de prévoyance pour songer à l'avenir religieux de "leur" fille, et s'est désintéressée de "son" fils?...

Non! Je renonce à comprendre les femmes!...

Et Darras? Il aurait consenti au mariage religieux s'il eût été possible au début de leur union. Mais ensuite, il voit dans cette concession—qui ne serait ni plus ni moins courageuse ou lâche qu'elle ne l'eût été il y a dix ans, à son point de vue d'homme sincère—une déchéance. Il refuse d'aller jusqu'au bout de sa thèse vis-à-vis de son fils, et jusqu'au bout de son amour vis-à-vis de sa femme. Il est illogique, ce représentant de l'état civil; et elle est illogique, Mme Darras, dans sa conduite différente envers ses deux enfants.

C'est vrai que, dans une pièce à idées, les caractères doivent frôler la réalité. C'est vrai que cette réalité est une succession de gestes et de faits illogiques. C'est vrai que, quotidiennement, nous voyons des êtres accomplir des actes en contradiction flagrante avec leurs principes et leurs théories.

Mais s'il m'arrivait de rencontrer deux individus comme Darras et sa femme, qui se conduiraient, comme eux, dans une situation absolument identique, je ne manquerais pas de penser: "C'est un songe-creux et une inconséquence!"

N'empêche qu'au point de vue dramatique on a dit de cette pièce, qu'elle était peut-être la plus belle oeuvre et la plus noble qui ait paru sur la scène française depuis longtemps.

Faut-il conclure du fait que le public a applaudi bruyamment aux théories de Lucien et aux véhémentes paroles de Darras à l'égard du P. Euvrard, que la mentalité de nos compatriotes est bien pervertie et que tous ces braves gens approuvent et partagent les opinions subversives des partisans de l'amour libre?

Non. Je ne crois pas qu'il faille s'en étonner autrement.

Si les marques d'approbation furent plus discrètes à l'égard de la philosophie austère du P. Euvrard, c'est tout simplement que les auditeurs n'y voyaient goutte, qu'ils ont écouté cette pièce comme un vulgaire drame, dans lequel leur sympathie s'en va tout droit au personnage qui se dévoue ou se jette à l'eau pour sauver le chien de sa maîtresse. Le geste de Lucien pour défendre cette fille déchuë était noble et c'est à ce geste qu'ils ont applaudi, sans comprendre la portée morale de la discussion entre le père et le beau-fils. De même quand Darras invective le P. Euvrard, ils se sont imaginé pour de bon que cette soutane vénérable était antipathique. Et la preuve c'est qu'ils lui ont rendu toute leur estime, quand ils ont vu Darras lui présenter ses excuses et lui tendre la main. Et c'est ainsi que de pauvres et honnêtes ignorants présentaient tous les symptômes de révolutionnaires enragés.

Les artistes ont rendu pleine justice à l'oeuvre de Bourget. Mme Briant interprète avec beaucoup de finesse psychologique cette petite cérébrale de Berthe Planat. Mme Devoyod est une bonne maman bourgeoise et indulgente et Mme Vhory, une Gabrielle un peu grandiloquente mais profondément malheureuse.

MM. Pelletier et Scheler ont apporté beaucoup de tact et de distinction aux caractères de Lucien et de Darras, M. Chanot silhouette très dignement la noble figure du P. Euvrard.

Idées de femmes sur le féminisme

CONFÉRENCE DE M. EDOUARD MONT-PETIT AU CONCERT DES E. E. D.

Qu'est-ce que le féminisme? M. Emile Faguet dit qu'on peut se servir de trois mots pour le définir: féminin, féminine, féministe. Féminin, qui a le caractère de la femme; féminine, qui aime la femme; féministe, qui appuie les revendications de la femme. Veut-on des exemples? Musset est un féminin, Sainte-Beuve, un féminine, et Marcel Prévost, un féministe. Il a deux sortes de féminisme: le féminisme révolutionnaire et le féminisme modéré. Le premier trouve son mot d'ordre dans cette élocution de je ne sais plus quelle démogogue: "La femme est à l'homme ce que l'homme est au grille".

Le second, plus calme, se contente de chercher à améliorer les conditions actuelles de la femme, tant dans l'ordre social que dans l'ordre politique.

Le premier régime que l'on connaisse pour la femme, fut le matriarcat, qui lui donnait une certaine autorité. L'antiquité cependant ne fut pas tendre pour la femme. Elle fit plus que de manquer de galanterie. Pythagore a même écrit en mysagine: "Il y a deux principes qui gouvernent le monde: le principe bon, qui a créé la lumière, et le principe mauvais qui a créé les ténèbres et la femme".

Les poètes ne sont pas plus agréables que les philosophes. Dans toute la poésie antique, il n'y a qu'un type de femme vraiment admirable, c'est Pénélope.

Ce fut sous la poussée du christianisme, que la femme fut respectée. Certains malins prétendent bien qu'une concile a longuement discuté si elles avaient une âme, mais il ne faut pas s'y arrêter. On discute sur une question grammaticale, savoir si le mot "homme" voulait aussi dire "femme".

Enfin nous arrivons au XIXe siècle, où se précisent les revendications féministes.

Les revendications féministes sont de quatre sortes:

- 10.—Les revendications d'ordre intellectuel.
- 20.—Les revendications d'ordre politique.
- 30.—Les revendications d'ordre économique.
- 40.—Les revendications d'ordre social.

Dans l'ordre intellectuel, les femmes se disent aussi intelligentes que l'homme, elles s'insurgent contre l'assertion d'un savant allemand, qui prétend que les hommes se laissent mener par l'intelligence, et les femmes par l'instinct.

Dans l'ordre politique, les femmes réclament le vote à grands cris. Elles ont déjà voté au Moyen-Age. Les femmes votent chez nous aux élections municipales. M. Max Turmann leur en fait même un grand compliment. (1)

Dans l'ordre économique se pose la question du salaire de la femme. Jusqu'ici il est bien inférieur à celui de l'homme. Plus, la femme ne peut en disposer à son gré.

Dans l'ordre social, la femme voudrait être l'égal de l'homme. Elle n'en sera jamais que l'équivalente. On connaît le mot de M. Ernest Legoué "l'égalité dans la différence"; égalité dans la justice, différence dans la nature.

x x x

Un journal posait en 1912 la question suivante à ses lecteurs: Quel est le pays le plus féministe du monde? Les réponses sont des plus intéressantes. Les uns disent que c'était l'Angleterre, parce que la femme y a beaucoup de droits; d'autres, la Norvège, la Suède et le Danemark, parce que les femmes y votent; quelques-uns voulaient que ce fût la Finlande, parce que les femmes peuvent y être élues députées; un certain nombre tirèrent pour les Etats-Unis, parce que les femmes y sont moins nombreuses que les hommes et ont moins de temps à perdre. On remarquera, que la France est exclue de ce tableau. Cela se comprend. Le féminisme français diffère absolument des autres féminismes. Il est surtout intellectuel. Il remonte au romantisme, qui ne fut qu'une explosion d'individualisme. C'est Madame de Staël et George Sand qui réclamèrent les premières l'émancipation de leur sexe. Elles se heurtèrent au théâtre à Emile Augier et Alexandre Dumas. On connaît la doctrine

(Suite à la 3ième page)



**LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE TABAC
PEUT ÊTRE FUMÉ.**

Lancet.